

Un certain regard

Number 159-160, September 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/50157ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1992). Review of [Un certain regard]. *Séquences*, (159-160), 25–26.

UN CERTAIN REGARD

Si avec **Léolo**, on a relevé la scatologie et l'indigence, avec **Being at Home with Claude**, on a pointé l'homosexualité et un amour exaspéré. Dans le premier cas, les spectateurs ont alternativement retenu leur souffle ou éclaté de rire; dans le second, ils ont été submergés par un flot de paroles. Mais n'est-il pas humiliant d'entendre annoncer, à la face des critiques du monde entier, que le film de Jean Beaudin sera donné en québécois sous-titré français? Comme si le texte de René-Daniel Dubois n'était pas du français farci d'expressions d'un «milieu» bien de chez nous. Bref, si on accepte l'argot qui envahit combien de films français, pourquoi ne serait-il pas permis — sans explications — d'entendre nos personnages dans leur idiome naturel? J'étais heureux de lire dans *Le Figaro* du 3 juin 1992, cette observation de Lawrence Cannon, ministre des Communications du Québec: «Il est des caprices dont on pourrait bien se passer. Par exemple sous-titrer en français une émission québécoise! Avez-vous déjà vu une émission néo-zélandaise sous-titrée en anglais? Nos producteurs se sentent quelquefois frustrés lorsque l'on rejette leurs oeuvres sous le prétexte que le français n'est pas le français international! Mieux vaudrait se tourner vers l'avenir et étudier comment, par leurs images, les Américains étendent le rayonnement de leur culture. Copier leur expérience, leur savoir-faire, voilà quel défi à relever pour la francophonie.» Bravo! (Voir *Séquences*, n°o. 157, mars 1992, p. 52)

Et la vie continue de Abbas Kiarostami (Iran)

En 1990, le nord de l'Iran a été secoué par un tremblement de terre. Un père et son fils partent en voiture à la recherche des deux jeunes héros du film **Où est la maison de mon ami?** (de



Kiarostami, 1987). La route est longue et vertigineuse jusqu'aux hauteurs de Kadar. C'est tout le sujet du film avec ses obstacles, ses difficultés, ses détours... Une sorte de réalisme simple, modeste, sans fioritures, sans symboles et profondément humain.

L'Arrivée d'Averill de Michael Schottenberg (Autriche)

Le jeune Averill Ortega (20 ans) débarque dans une ville inconnue. Il rencontre une femme. Commence une relation passablement bousculée où la passion le dispute à la colère et à la haine. En fait, le film a été tourné à Vienne, dans un climat passablement sordide. Le cinéaste déchaîné disperse le spectateur dans toutes les directions.

Prague de Ian Sellar (Grande-Bretagne/France)

Alexander Novak descend dans cette admirable ville pour chercher un morceau de son passé: un bout de film sur ses parents. Il y rencontre la préposée à la cinémathèque déjà fiancée avec un homme beaucoup plus âgé qu'elle. Le destin voudra que le petit film s'envole... en fumée. **Prague** est une recherche d'identité avec les aléas d'une poursuite.

Le Boeuf de Sven Nykvist (Suède)

Le célèbre chef-opérateur rapporte des faits survenus en Suède entre 1867 et 1869, période où les récoltes étaient nulles et incitaient les gens à émigrer. Pour survivre, un père de famille



se décide de tuer un boeuf de son maître. Crime qui lui vaut la prison à perpétuité. Mais le pardon viendra. Le film se distingue par la qualité des images, le jeu simple et sévère des interprètes et l'habileté de la construction. La beauté du film émane de ces trois éléments.

Le Vacancier de Can Togay (Hongrie)

Un homme revient dans son village natal où dans le passé l'amour et le meurtre se sont conjugués. Le film n'est rien qu'une longue déambulation passablement nébuleuse et lassante.

Cousin Bobby de Jonathan Demme (États-Unis)

Jonathan Demme, le réalisateur du **Silence des agneaux**, a fait un reportage (brouillon) sur Robert Castle, ministre du culte à Harlem. Le film présente un homme dévoué aux Noirs et

Les
Nuits
de
Cristal



adversaire farouche du racisme. Orateur percutant, passablement démagogue, il s'est tout entier donné aux pauvres et aux déshérités. Le film fait l'effet d'une improvisation.

Les Fruits du paradis de Helma Sanders-Brahms (Allemagne)

Le cinéaste nous montre la lutte d'un couple pour le socialisme. Mais à la suite de trahisons, l'homme puis la femme connaîtront la prison. Il faudra la fuite de l'ancien patron pour que le duo se reforme. Helma Sanders-Brahms présente ses deux héros tiraillés par la passion. Un très beau film mené avec justesse et délicatesse.

Modern Crimes d'Alejandro Agresti (Pays-Bas)

À la suite du suicide d'Alex, Tim van Sandwijk essaie de trouver la vérité. Mais ce qu'il reconstitue est le pur fruit de son imagination. Et la femme qu'il soupçonne ne fait qu'ajouter au mystère. Un film bien compliqué construit comme un puzzle.

Bad Lieutenant d'Albert Ferrara (États-Unis)

C'est l'histoire d'un lieutenant de police rongé par l'alcool, la drogue, le vol, la sexualité, bref un personnage ignoble qui profite de tout. Il faudra le viol d'une nonne pour lui rappeler le respect de certaines valeurs. Son repentir le tirera de cette descente aux enfers, après les affres d'une vie de turpitude. Harvey Keitel s'identifie à ce personnage dégoûtant.

Nuits de noces de Pol Cruchten (Luxembourg)

Le film commence sur la drogue et finit par un suicide. L'épouse — durant le banquet de son mariage — exige que son époux aille lui chercher sa came. Courses. Échec. Elle ira elle-même faire le nécessaire. Chassé-croisé échevelé, tout à fait irréaliste où les nouveaux mariés se repoussent et s'attirent. Cela donne un film lourd, touffu, répétitif, pour ne pas dire inutile.

La Mémoire de l'eau d'Hector Favre (Espagne)

Le film laisse parler Joseph Grufeman face aux spectateurs pour entrecouper ce discours de plans de cadavres accumulés au camp d'Auschwitz. Film passablement douloureux.

Les Yeux bleus de Yonta de Flora Gomes (Guinée-Bissau)

La jeune Yonta est éprise de Vincent, héros de l'indépendance, mais reçoit des lettres anonymes brûlantes d'amour. Le film est un tableau vivant d'une localité qui a ses us et coutumes et qui le prouve lors du mariage. Un premier film agréable et sympathique.

Les Jours heureux d'Alexej Balabanov (Russie)

En noir et blanc, le film présente un homme entouré de personnages plutôt antipathiques. Anna, bien que prostituée, est une aristocrate qui se distingue de l'ensemble. Les occasions ne manquent pas au héros d'en tirer profit. Un film que l'on oublie vite.

Le Tchékiste de Alexandre Rogojkine (Russie)

Durant les années 20, une police politique (la Tchéka) fut créée pour extirper les restes du tsarisme. Le film est une longue suite d'exécutions sommaires. Il aurait suffi d'un court métrage pour nous faire saisir l'horreur de cette chair humaine traitée comme un vulgaire bétail.

Les Nuits de cristal de Tonia Marketaki (Grèce)

Une femme veut conquérir l'amour de sa vie. Pour raconter cette histoire — qui se raconte mal —, la cinéaste mélange trois époques et utilise le noir et blanc, le sépia et la couleur. Le jeune protagoniste est convié à des prouesses érotiques, disparaît pour réapparaître sans grande évolution. Le film nous conduit du temps d'Hitler à nos jours.